



Bimestriel
Novembre - Décembre 2009 / N°26

Votre roman *Badawi* est comme une ode à un amour frôlé qui se serait perdu dans le temps...

Badawi est un livre sur la générosité de la vie. Il raconte une histoire simple d'amour manqué, avec pour pivot une lemme superbe qui aura attendu en vain un homme que le temps a écarté de sa route. Si l'histoire est simple, on s'aperçoit, une fois le livre refermé, que le chemin sentimental de Maiouf et Fadia s'inscrit «au milieu d'une vie empreinte de souffrance. Malgré cette volonté amoureuse qui est propre aux femmes, la réalité de la vie est plus forte.

Il est frappant, en lisant votre second roman aux accents plus philosophiques, *L'Hypothèse de Dieu*, de retrouver comme axe central cette question de la souffrance. Même si vous lui offrez ici un nouveau visage, cette notion vous obnubile-t-elle au quotidien ?

Dans ce livre, la souffrance agit sur plusieurs fronts. D'abord il y a Serge qui dès le début annonce son incapacité d'aimer, Medhi, qui reçoit cette confession, est lui incapable de sa faire aimer. On assiste alors à un jeu de miroirs entre eux. Autour de ces deux personnages, gravite Sara qui a la malchance d'être juive née en Syrie, où le racisme est très prononcé. Il y a aussi Jeanne, une française instable et incompréhensible qui se donne pour mieux reprendre. Chacun sera la victime de l'autre, bien que le vrai mal chez les uns et chez les autres vienne du fait que tout est ancré depuis la naissance et l'enfance. C'est une fresque culturelle entre l'Orient et l'Occident qui, dans un message d'amour, prône la tolérance à la faveur d'un chassé croisé entre le catholicisme, le judaïsme et l'islam. Cette promenade dans ce labyrinthe d'amour et de mort montre que si on arrive à saisir la chance du dialogue, tout est possible. Quand j'étais jeune bédouin, je me levais tous les matins en sachant que je n'avais presque rien à manger. Je connais l'odeur de la faim et le sentiment qui s'en dégage. Mais dans cette fatalité, le miracle de la vie se répétait chaque jour qui passait. Et aujourd'hui je suis là. Que vous dire de plus... J'aurais pu mourir mille fois, mordu par un serpent dans le désert. L'hôpital le plus proche était suffisamment loin pour que je trépassasse en chemin. Enfin, quand je dis hôpital, le mot est bien fort... De mon temps, en Syrie, c'était une baraque où je ne sais même pas s'il y avait un médecin et des médicaments.

La question de Dieu, que l'on voit apparaître de manière significative dans votre ouvrage *L'Hypothèse de Dieu*, a-t-elle changé votre perspective de la réalité de la vie ?

En Orient, on vous apprend que rien n'existe ou ne se fait sans la volonté de Dieu. Tandis qu'en Occident, on vous explique que l'on est maître de sa destinée par le travail, et que c'est ce qui me met dans une situation confuse. Mais je crois en mes enfants, en mes amis et aux personnes avec lesquelles je travaille. Avec l'âge, la question de Dieu est devenue une de mes grandes préoccupations. Si je devais commencer aujourd'hui la rédaction de *Badawi*, je sais que je ne l'écrirais pas de la même manière. Mon regard en arrière étant aujourd'hui plus profond dans son analyse, cela influencerait obligatoirement les deux messages de ce livre qui sont que tout est possible quel que soit le niveau de départ, et que cette fameuse notion du temps nécessite une réelle optimisation de sa vie.

En ce moment où nombre d'auteurs français maltraitent notre langue, vous avez dans vos livres une connaissance et un amour de la langue française qui est au-delà de l'imaginable...

Cela me touche beaucoup ce que vous dites. J'ai beaucoup de respect pour

Press contact

125, rue du Mas de Carbonnier - 34000 Montpellier - France

Tel. +33 (0)4 99 64 30 39

altrad@altrad.com





Bimestriel
 Novembre - Décembre 2009 / N°26

cette langue qui a une dimension affective et passionnelle que l'on ne retrouve dans aucune autre. Je maîtrise aussi l'anglais, mais je n'y ai jamais trouvé cette dimension. Vous savez, lorsqu'on est né dans une autre culture, on a des circuits, des connexions dans le cerveau qui nous sont propres. Je crois que l'amour de la langue qui nous accueille, couplé avec les particularités de notre langue maternelle, fait que nous apportons quelque chose de différent dans notre manière de penser et d'écrire. Chez moi, c'est un peu un filtre oriental imaginaire qui agit.

Quels furent les premiers ressentis que vous offrirent la France à votre arrivée en 1972 ?

Je suis arrivé à Paris avec 200 francs en poche et je suis parti pour Montpellier afin d'étudier la chimie dans le cadre de la bourse d'étude qui m'avait été octroyée par le gouvernement syrien pour mon résultat au baccalauréat. En fait, comme je ne parlais pas un mot de français et ne connaissais pas les us et coutumes hexagonaux, tout me paraissait hostile. Même la nourriture m'était totalement étrangère. De tout cela et de la souffrance que je ressentais au quotidien, est né un sentiment de haine qui petit à petit s'est transformé en de l'amour. Il faut comprendre que déposé sur le sol français, je me devais d'avancer coûte que coûte. Un retour en Syrie était inenvisageable, car je n'y avais plus d'attaches. D'une certaine manière, j'étais dans la situation d'un apatride de cœur.

“Ecrire ? C'est une bouteille à la mer qui peut-être ne trouvera jamais de destinataire...”

Avant de remporter cette bourse d'études en raison de votre bon résultat au baccalauréat, ce qui était inattendu pour un enfant au départ interdit de toutes formes de scolarisation, aviez-vous eu une rencontre littéraire avec la France ?

Il y en a eu plusieurs dès lors que j'ai eu accès à une bibliothèque. La première a eu lieu avec les écrits de Gustave Flaubert, ce qui m'a passionné et particulièrement ému même si cela était dans des traductions en langue arabe. En fait, j'ai appris à lire le français trop tard par rapport au démon de la lecture. Il me fallait à cette époque travailler d'arrache-pied pour continuer d'avancer. En fait, mon livre de référence en langue française est le dictionnaire. Il me permet de cultiver mon amour des mots et de leur emploi juste. Ayant un besoin incommensurable de décortiquer le pourquoi du comment et de comprendre tout le processus d'élaboration des livres — pourquoi tel mot plutôt que tel autre — je ne dois pas lire plus de deux ouvrages dans l'année. Cette approche ne m'enlève nullement la joie, l'émotion ou le désarroi que peut offrir une œuvre. Je viens juste de finir *Le Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart, qui avait obtenu le Prix Goncourt en 1959, et j'en suis sorti bouleversé.

Dans le fond des choses, que cherchez-vous dans l'acte d'écrire ?

C'est à la fois une nécessité et un message adressé au pays qui m'a ouvert ses bras. J'ai besoin de remercier ce pays d'amour qui m'a permis d'être ce que je suis et ce que mon propre pays m'avait refusé. C'est une bouteille à la mer qui peut-être ne trouvera jamais de destinataire.

Press contact

125, rue du Mas de Carbonnier - 34000 Montpellier - France

Tel. +33 (0)4 99 64 30 39

altrad@altrad.com





Bimestriel
Novembre - Décembre 2009 / N°26

que je prends. L'importance est de ne pas être obtus dans ses prises de position et de laisser quelques portes ouvertes. Il faut une grande capacité d'adaptation et de réaction par rapport aux événements qui peuvent influencer sur la décision que vous avez prise.

Vous est-il arrivé, en tant que dirigeant, de vous retrouver dans une situation où vous avez failli tout perdre ?

Cela m'est arrivé en 1990, année où nous avons vécu une crise similaire à celle d'aujourd'hui. Cela n'était pas dû à une mauvaise gestion ou une mauvaise prise de décision, en fait je vivais ma première crise et je n'avais pas les atouts fondamentaux. Je n'avais pas de capitaux propres et j'étais Syrien dont on se méfiait faut de connaître et de savoir ce qu'il faisait ici. On ne peut pas faire d'économie sans le soutien d'une institution bancaire, et il est impossible qu'une entreprise soit autonome au départ. Donc le serpent se mord la queue. Mais à force de travail et de rigueur dans mon approche de développement et de la gestion, la machine s'est inversée. Aujourd'hui je peux appeler n'importe quel banquier et le recevoir afin de lui demander ce dont j'ai besoin. Ce travail de longue haleine a été récompensé en 2005 par l'entrée au sein du groupe Altrad de Crédit Agricole Private Equity, un fonds d'investissement du Crédit Agricole, comme un nouvel actionnaire à hauteur de 17 %. Cette ouverture de capital d'un montant de 16 millions d'euros nous a permis d'intensifier le développement de notre groupe, comme par exemple la construction d'une nouvelle usine de 7 500 m² sur 45 000 m² de terrain en Pays de Charlieu, un site destiné à la fabrication de bétonnières, ou encore l'acquisition du constructeur britannique de bétonnières Belle Holdings Ltd.

A quel moment avez-vous senti que le groupe Altrad devenait l'un des fleurons internationaux dans ses domaines d'activités ?

L'assise du groupe est devenue conséquente sur le plan international en 1994 et 1995. Après, elle n'a cessé de s'étendre, ce qui a fait naître un véritable respect de la part des institutions bancaires et m'a permis de remporter par deux fois le prix de meilleur entrepreneur de l'année.

Dans vos rapports professionnels, êtes-vous plutôt un homme qui use de la poignée de main, ou quelqu'un qui ne croit que dans les contrats signés en bonne et due forme ?

Da par mes origines syriennes, j'ai un peu gardé la confiance scellée dans une poignée de main. Après, sur un plan industriel ou bancaire, on est obligé de formaliser tout ce qui vient d'être dit et accepté. Pour ma part, sur le plan humain rien ne remplacera ce qui se passe entre un regard et une poignée de main.

Dans cette guerre industrielle que se livre le monde entier, quel regard portez-vous sur l'abandon des rapports humains au sein des entreprises ?

Nus entrons là sur les terres de mes chevaux de bataille en tant que patron. Il m'apparaît depuis nombre d'années, et de plus en plus fortement aujourd'hui, que la relation à l'économie et à l'entreprise change. Dans les dernières décennies, en effet, l'"ancienne machine à broyer les hommes" a peu à peu cédé la place à un concept complexe dans lequel les frontières, nationales ou autres, s'estompent. Bien sûr, le profil reste nécessairement l'exigence vitale d'une entreprise ; l'âpreté de la compétition, à elle seule, suffirait à le rappeler. Mais il n'est plus l'horizon unique, et l'économie, qui voit son cadre se modifier, trouve maintenant sur son chemin des évolutions qui lui étaient jusqu'alors étrangères. Or, parmi celles-ci, s'il en est une dont la nature pourrait

Press contact

125, rue du Mas de Carbonnier - 34000 Montpellier - France

Tel. +33 (0)4 99 64 30 39

altrad@altrad.com





Bimestriel
Novembre - Décembre 2009 / N°26

revivifier le rapport à son expression la plus aboutie, l'entreprise, c'est bien celle de la passion. Si autrefois cette dernière était considérée, les idées ont évolué. On a appris à regarder la passion d'une façon plus positive. Je pense que l'entreprise a un rôle social à jouer dans les régions où elle est implantée. Elle tient lieu ou est appelée à tenir lieu, de pôle anciennement dévolu à la terre, celui de l'enracinement ; c'est pourquoi d'ailleurs j'insiste sur le respect de la diversité des cultures au sein du groupe Altrad. Mais une telle ambition ne peut se réaliser si les responsables les plus impliqués dans l'entreprise ne sont pas animés par la passion, s'ils ne sont pas habités par l'œuvre qu'ils façonnent. Une entreprise ne pourra être viable et se développer que si, au-delà de leur simple devoir de salariés, ceux qui y sont engagés trouvent assez de ressources pour se passionner. Nul n'ignore qu'actuellement un déséquilibre est en train de se créer dans l'entreprise en faveur de sa structure abstraite et au détriment des hommes et des femmes qui l'édifient. On réclame toujours plus de productivité au motif que la structure, à quoi l'on réduit l'entreprise, se doit d'être compétitive si elle veut survivre. Il est vrai que la compétitivité est une nécessité incontournable. Il ne s'agit pas ici de le nier, tout au contraire. Mais c'est me semble-t-il une erreur de vouloir l'imposer de façon unilatérale. Les armes habituelles ne sont pas nombreuses et se résument souvent à des délocalisations socialement très dommageables. Ces solutions de facilité n'entrent pas dans ma philosophie. Si une entreprise doit faire des profits pour exister, elle doit aussi participer à la vie de la collectivité. Depuis sa création, le groupe Altrad n'a jamais vendu de société. Nous sommes là pour acheter, intégrer et édifier.

“Je me lève tous les matins en me disant que je suis un miraculé.”

L'exemple le plus frappant de votre politique sociale se voit de l'extérieur, dans le fait que vous ne débaptisez jamais une entreprise achetée, mais vous apposez simplement devant son ancien nom celui du groupe Altrad...

Il est important que les membres d'une ancienne famille professionnelle voient dans la nouvelle des parents, et non pas une menace ou des ennemis.

Quels rapports entretenez-vous avec les syndicats ?

Il sont très bons. Je les considère comme des alliés. La loi offre aux syndicalistes la mission de jouer le rôle de contre-pouvoir vis-à-vis du patron, il est donc important de créer un dialogue débouchant sur le bien de l'entreprise.

Dans votre vie quotidienne, quel père êtes-vous ?

J'ai eu dans mon enfance un parcours personnel très particulier, et je vis aujourd'hui avec la hantise de ne pas être juste de la même manière avec mes cinq enfants. Je suis présent dès que mes affaires le permettent et je ne suis pas quelqu'un de directif dans leurs choix ou leurs aspirations. Leur vie leur appartient et je ne me pose pas la question de ma succession au sein du groupe Altrad. Le groupe par sa structuration, et la marque Altrad par le rôle fondamental qu'elle occupe dans son secteur, continueront de vivre après moi. Quand mes enfants viennent me voir pour me parler de leurs projets, je suis attentif à ce qu'ils font. Mais en aucun cas je ne m'immisce dans leurs choix. La seule chose qui me gêne est la distance naturelle qui se crée par moments avec mes deux aînés. C'est une question qui reste ouverte et qui est sûrement liée à mon enfance.

Press contact

125, rue du Mas de Carbonnier - 34000 Montpellier - France
Tel. +33 (0)4 99 64 30 39
altrad@altrad.com





Bimestriel
 Novembre - Décembre 2009 / N°26

Afin de vous comprendre, vos enfants ont-ils fait le chemin jusqu'en Syrie ?

Ma fille aînée, il y a quelques années pour ses 14 ans, y est allé avec sa mère pendant une dizaine de jours. Les autres souhaitent le faire, mais cela se fera sans moi.

Vous est-il arrivé de refaire le chemin arrière vers les contrées syriennes de votre enfance ?

Une seule fois, quelques années après mon arrivée en France. Mais cela fut trop douloureux pour retenter l'expérience. L'envie existe mais elle est paralysée. Le passage que j'ai consacré à ce retour dans *Badawi* montre bien les plaies ouvertes laissées par la perte de ma mère et la défaillance de ce père.

Vers quels nouveaux défis pensez-vous que les chemins de la vie peuvent vous amener ?

Je nourris des passions et je ne sais pas où ma destinée me mènera. La seule chose que je sais, c'est que si un jour je décide de vivre de nouvelles expériences, celles-ci ne se feront pas dans l'industrie. Le groupe Altrad se doit de rester un groupe référent centré sur son secteur. Si l'écriture ou le milieu artistique peuvent me paraître les plus évidents, je reste ouvert aux opportunités que la vie mettra sur ma route.

Finalement, la fatalité ne vous a pas rattrapé...

En dépit de ma réussite industrielle, je suis resté un Bédouin. Je n'ai pas de secrétaire, je n'ai aucun désir de luxe et je gère mon groupe en m'impliquant totalement. Je ne suis pas très attaché aux choses matérielles. J'ai mis toute mon énergie, chaque minute de ma vie à créer un groupe industriel et commercial de renommée mondiale. S'il venait à disparaître. Je ne serais ni malade ni malheureux, car je suis un passionné et je ne fais rien par intérêt ou par spéculation patrimoniale. Étant passé par un trou de souris, je me lève tous les matins en me disant que je suis un miraculé, un survivant. Ce sentiment ne peut pas me quitter. C'est pour cela que je n'ai pas assez de temps, il faut que je l'utilise pour faire le maximum de choses de qualité. C'est plus fort que moi !

Altrad

16, Avenue de la Gardie
 34510 Florensac
 Tél. 04 67 94 52 52
www.altrad.com

55 filiales dans 14 pays
 3 200 salariés

N° 1 mondial dans le secteur de la bétonnière.

N° 1 européen dans celui de l'échafaudage.

N° 1 français dans le secteur du matériel tubulaire pour collectivités.

Press contact

125, rue du Mas de Carbonnier - 34000 Montpellier - France
 Tel. +33 (0)4 99 64 30 39
altrad@altrad.com

